

Supérieur par la fortune à tous ces hobereaux qui l'avaient méprisé jusqu'alors à cause de son extraction roturière, il devenait dès ce jour leur égal... sinon davantage.

Les gentilshommes qui se trouvaient le plus près s'étaient regardés les uns les autres, se rendant compte de la portée de l'acte de la sanglante souveraine.

— Les premiers seront les derniers, et les derniers deviendront les premiers, essaya de parodier à voix basse un de ceux qui se targuaient d'indépendance.

Mais plus d'un, en commentant cette maxime, se rapprochait lentement du fils de Stewart Bolton, flairant en lui un nouveau favori de la fortune qu'il valait mieux avoir pour ami que pour ennemi.

La fête terminée, Elisabeth regagna ses appartements, sa main aux pesants anneaux d'or striés de diamants encore appuyée sur le poing de son ministre humble, et soumis en apparence comme le plus respectueux de ses serviteurs, mais au fond triomphant comme un roi.

Percy, le cœur encore palpitant malgré la froideur livide de ses traits rentra chez lui pour envoyer à son père un courrier annonçant que la reine l'avait fait comte de Verbroeck en présence de toute la cour.

— Ma devise, disait-il, sera : *A b c et griffes*.

CLIX. — LE VIEUX LION

Au matin, un messenger, cachant sa mission sous un costume de pêcheur, prenait place sur une de ces barques solides et trapues, aptes à braver les plus violentes tempêtes des mers houleuses du nord.

L'embarcation descendait aussitôt la Tamise, et, prête à arborer, selon les circonstances, le pavillon d'Angleterre ou d'Ecosse, mettait le cap vers ce dernier pays.

Et quelques jours après, Stewart Bolton, l'ancien intendant des maisons de Melrose et d'Avenel, l'homme enrichi par la rapine et les crimes les plus odieux, apprenait que son fils portait enfin ce titre de comte si longtemps convoité.

Son unique rejeton, Percy, l'enfant au cœur sec qui n'avait jamais eu une caresse pour ce père dont il était bien pourtant le digne fils, et que le vieux criminel aimait d'autant plus !

— Enfin ! clama le misérable voici ma race désormais anoblie ! Walter, le comte Verbroeck vaut bien, je pense, le chevalier d'Avenel.

Et sa pensée, se reportant avec violence de la tour d'Avenel au manoir de Claymore, représentait de nouveau à son souvenir la fille des ducs de Melrose...

Et dans une poussée d'ambition et de passion mélangées, voyant ce titre de noblesse conféré à son fils comme déjà étendu à lui-même, Stewart Bolton, par effet rétroactif, revint à ses anciennes et implacables espérances.

Oui, le jour arriverait bientôt où, entouré d'une escorte de soudards anglais, il franchirait le seuil du manoir de Claymore, l'épée au côté, les éperons de chevalier au talons, et disant à l'infortunée, sans défense désormais :

— Marie d'Avenel et de Melrose, ce n'est plus Stewart Bolton, l'intendant, le valet que tu as méprisé, qui est devant toi à cette heure, c'est le comte de Verbroeck. Il vient ici en maître, et tu vas être à lui.

Et cette espérance, il pouvait en effet la nourrir.

Somerset, ayant décidé la cauteleuse Elisabeth à jeter le masque, ne venait-il pas d'envoyer dix mille hommes au secours des seigneurs écossais révoltés ?

Afin d'enlever, s'il était possible, son meilleur général à Marie Stuart, n'avait-il pas fait mettre le siège devant la tour d'Avenel ?

— Et dans un mouvement d'orgueil effrayant, le sinistre personnage, l'agent secret de ce même Somerset, continua à mi-voix :

Et tout cela c'est moi qui l'ai fait ! Moi, caché ici sous l'apparence d'une condition infime ; moi, un de ces valets à qui l'on ne parlait qu'avec mépris, monté, peu à peu, à force de bassesse et de zèle menteur, au rôle d'intendant ! moi, le prétendu Edward Corfitt qui vais offrir quelques malheureuses fourrures de porte en porte... où j'écoute ce qui se dit et où j'épie ce qui se fait, ce qui se trame.

Un rire strident déchira sa gorge :

— Ah la Stuart ne se doute pas quel ennemi invisible, implacable, elle a cramponné à son flanc.

Et, secouant les épaules :

— Marie Stuart ! l'Ecosse, l'Angleterre, que me fait tout cela, à moi ? Et Somerset à lui-même ! Somerset que je hais lorsque je songe que lui aussi avait jeté son dévolu sur Marie de Melrose ! Somerset dont je servais les cyniques projets, en les faisant avorter plus sou-

vent qu'il ne l'a cru ! Somerset dont je me sers aujourd'hui... plus que je ne le sers en réalité malgré sa toute-puissance !

« L'or, la noblesse pour moi ! Et pour moi aussi l'amour de Marie de Melrose et d'Avenel au milieu de l'Ecosse en sang !

Et il se disait que tout cela était possible.

De l'or, il en possédait déjà autant que les seigneurs les plus riches, on sait comment. Et il en aurait encore davantage, à l'heure de la curée, qui ne pouvait tarder.

La noblesse conférée à son fils n'était que la récompense de ses premiers services.

Qu'en serait-il lorsque le léopard anglais étendrait ses griffes sur l'Ecosse asservie ?

Quant à la fille, à l'épouse de ses anciens maîtres, elle ne lui échapperait pas, lorsque des soudards choisis et bien payés garderaient les issues de sa demeure !

Et le misérable avait en réalité le droit de prévoir tout cela ; car grâce à sa monstrueuse habileté, grâce aux concours secrets qu'il avait su acheter, il était parvenu à renseigner le duc de Somerset sur la plupart des projets de Marie Stuart.

C'était lui qui, par des rapports incessants, confirmés par les événements nouveaux, avait frappé de telle sorte l'esprit du favori d'Elisabeth que celui-ci venait d'envoyer une véritable armée au secours de lord Rosberg, au moment où la reine d'Ecosse espérait voir la révolte vaincue, la paix renaître.

La paix ?

Le chevalier d'Avenel, encore convalescent, avait eu à peine le temps de se mettre à la tête de quelques régiments afin de se porter à la hâte au secours de l'armée de Mac Sweeny menacée par des forces plusieurs fois supérieures.

Le vieux soldat, sur l'ordre de Marie Stuart, poussée elle-même dans cette voie par des conseillers incapables ou perfides, négociait avec lord Rosberg et les principaux conjurés la cessation des hostilités.

Mac Sweeny désapprouvait ces négociations.

Pour lui, la fin de la guerre était dans la continuation incessante, sans repos, de la lutte, dans un châtimement exemplaire infligé aux traîtres qui n'avaient pas hésité à s'allier aux étrangers.

L'armée du lord Rosberg, démoralisée, désemparée par deux défaites successives, poursuivie sans relâche, diminuait, faiblissait chaque jour, prête à se dissoudre à la première offensive réellement énergique.

« Encore un effort, avait-il écrit à la reine, et le trône des Stuarts sera raffermi pour des siècles ! »

Mais Marie Stuart, par horreur du sang, dans sa douleur d'une lutte fratricide, excitée d'autre part par des conseillers avides de faire servir, à leurs projets ténébreux, ses généreux sentiments, avait renouvelé au vaillant général l'ordre de négocier la soumission des rebelles.

Profondément attristé, mais serviteur fidèle et soumis, Mac Sweeny avait obéi.

Seulement, inquiet redoutant malgré tout quelque fourberie, il pressait les négociations, ayant hâte d'en finir.

« Rosberg trouve chaque jour quelque nouveau prétexte pour ne pas conclure le traité que Votre Majesté m'a chargé de lui faire accepter, écrivait-il. Que la reine daigne me croire : une bonne bataille avancerait plus l'échange des signatures que dix conférences. »

C'était dans la plaine de Klondikke.

L'armée de Mac Sweeny, adossée à une série de coteaux, était en quelque sorte reliée à celle des seigneurs par un plateau élevé qui lui permettait d'atteindre le camp de lord Rosberg sans avoir à gravir les quelques hauteurs sur lequel ce dernier avait établi son camp.

Le vieux capitaine des gardes de la reine pensait lancer sa cavalerie sur ce plateau et faire assaillir le camp des seigneurs par le côté et par ses derrières, tandis que l'infanterie l'aborderait de face, le jour où l'on en viendrait aux mains, ainsi qu'il le désirait, le soldat et le diplomate étant d'accord en lui pour cette solution qui seule était la bonne.

Ses cavaliers, il en connaissait la valeur depuis le raid effrayant qui, sous la conduite de Walter d'Avenel, les avait amenés à temps à Edimbourg pour repousser l'attaque de la flotte anglaise devant le port qui conduisait à la capitale.

Quant à ses fantassins, il comptaient parmi eux ses vaillantes troupes du camp de Pleackwers, les bûcherons aux massues et aux haches terribles, les highlanders des bords de la Tweed.

Ses soldats ne demandaient qu'à marcher, qu'à combattre.

Avec eux, que ne pouvait-il espérer ? Mais, hélas ! l'ordre était formel, il fallait continuer ces maudites négociations que lord Rosberg semblait se complaire à traîner en longueur.

Mac Sweeny, entouré de quelques-uns de ses lieutenants, était en conférence avec lord Rosberg et les seigneurs rebelles, dans une tente dressée à peu près à mi-chemin entre les deux camps, lorsqu'un de ses officiers, arrivant à la hâte, s'approcha de lui et lui parla bas à l'oreille.

Aux premiers mots, le vieux soldat avait bondi.